



**Fragments imaginaires  
du journal d'Abraham Stoker  
(1847-1912)**

*Luc Baba*



CULTURE  
LETTRES ET LIVRE





**Fragments imaginaires  
du journal d'Abraham Stoker  
(1847-1912)**

*Luc Baba*



**F****février 1890**

le non-mort

décrit un vieil homme mort revenant à la vie  
et l'éternité quand elle génère le rêve et la peur  
dans un même regard  
peindre ce regard-là

**29 mars**

Etrange rencontre.

Monsieur Arminius Vambéry a précisé malgré lui  
l'idée de roman entrevue.

Ce savant hongrois est un fou ! Il s'est fait passer  
pour un derviche dans le but d'étudier les mœurs  
des régions hostiles du Proche-Orient où, pour un  
regard inconvenant, on vous arrache les yeux avant  
de vous piler les os en farine. Comme je m'étonnais  
de son audace, il a répondu d'un haussement  
d'épaule, présentant sa folie comme une obligation  
professionnelle : « J'enseigne à l'université. On ne  
peut ignorer le fond de ce que l'on enseigne, n'est-  
ce pas ? »

Sans doute.

Au Lyceum Théâtre de Londres, il m'a parlé d'un  
noble capable des plus grandes cruautés : Vlad Tepes,  
qui aurait sévi dans les Carpates au quinzième siècle.  
Voilà l'homme à qui je vais rendre la vie.

Donc, entre autres décors : les monts lugubres  
présentés dans les pages d'Emily Gerard in « the land  
beyond the forest ».

**5 avril**

Je ne sais pas encore comment ce monstre que  
j' imagine portera à la fois l'amour et la mort,  
mais je sais que ces deux obsessions majeures de  
l'homme fusionneront. Deux devenant un. Ce sera  
l'un des thèmes. Il sera deux heures après le repas,  
elles seront deux amies victimes l'une de l'autre, et



victimes du comte. Deux devenant un, voilà ce qui me hante, ce qui me fera perdre la raison, et ce qui me donne envie de partir seul, et loin.

Envie seulement, car par peur et par ignorance, je ne voyage guère. Dublin et Londres ont des murs massifs où je prétends errer, alors que je m'y préserve de l'inconnu. Voilà d'où me vient cette fascination pour les périples, dont les voyages de Vambéry. D'avoir connu tant de dangers entre Khiva et Boukhara, les sables rouges et les sables noirs, il semble ne plus rien craindre ici-bas. La sagesse a versé sous ses ongles terreux et son front éminent une paix que je ne trouverai ni par les grâces de l'écriture ni par l'ouvrage du temps. La sagesse est le contraire de mon âme, qui boîte comme un enfant battu et peste contre la certitude de la mort.

## 2 juillet

Whitby. Royal Hôtel.

Cette ville est un bol de brouillard et de pêcheurs, coupé en deux par la rivière Esk. En haut de la plus haute falaise: une église tellement basse qu'on la croirait à demi sous terre, les ruines de l'abbaye de Sainte Hilda, et ce cimetière gravé de mensonges: ci-gît James L., non, les morts de cette ville gisent en mer. On ne trouve ici que leur épouse et leurs enfants.

En revanche, les vivants ont l'air plus vivants ici qu'ailleurs. Le vent du nord leur donne la joue sanguine et pommelée, le bras rose, le front en esquif. Jamais ils ne marchent dos voûté.

A noter aussi qu'en dépit du ciel un peu sauvage et des soirs de vent froid, les vacanciers investissent déjà les falaises et les plages. La bonne société descend élégamment des voitures du chemin de fer et prend l'air du large. Et ces femmes nouvelles qui veulent nager mollets nus, comme les maris... Elles veulent fumer des cigarettes et se balader en grand bi. « Pourquoi pas ? » J'ai posé la question à quelque gentleman qui m'a ri au nez: « Une femme en grand bi, cigarette au bec, allons ! » Et là-dessus, il s'est

empressé de citer Balzac : « Emanciper les femmes, c'est les corrompre. » Le drame des gens incultes est qu'ils s'inventent un savoir fait de proverbes et de citations. Ils s'en font des écharpes et des cols montés. Qu'importe. Mes héroïnes seront de cette trempe-là. Elles feuilletteront des livres licencieux, et ne se laisseront pas piétiner les orteils par les hommes à gros ventre et grosse voix.

### **3 juillet 1890**

Dès qu'un roman vous présente son ombre, il ne faut plus la quitter, toujours la suivre des yeux, le long des murs et des vitrines, dans les quotidiens, les tavernes, et sur les trottoirs.

Surtout ne pas s'obstiner à coudre le fil du livre, ne pas décider de tout au fond d'une chambre. Les détails du jour et de la nuit, la dernière page du journal, la voix d'un marchand de pains, tout parle. Dès la première heure de création, une sorte de conspiration habite les choses du monde. Il suffit alors d'y traîner le regard et d'admettre que rien n'est fortuit. Le hasard ne s'occupe que de l'éphémère, il joue au dé les bagatelles.

J'ai rencontré hier le portrait de l'avocat dont j'écrirai le destin obscur. Quant à mon noble assoiffé de sang, c'est décidé, il aura dans mes songes les cheveux de Franz List.

Et le premier décor sera cette ville agrippée, ce port baleinier rabattu, ses maisons muettes et revêches, recroquevillées ensemble entre le vent et l'eau. Le patois que l'on y parle est tout imprégné de ce vent, c'est une langue rude, avec ces fins de mots gobées, cet accent de vieille Ecosse, et tant de verbes sonnantes que l'on n'emploie pas ailleurs.

Reprendre quelques termes. Le mot français « rue » signifiant regret.

Trouvé à la bibliothèque des informations sur l'agriculture en Transylvanie, les araignées et les chauve-souris, ainsi que des horaires de chemin de

fer. Tournant les pages d'un volume détaillant le plan des sables à l'intention des marins, je me suis souvenu d'une rencontre avec Arthur Conan Doyle, ça devait être en 84 ou 85. Nous avons longuement débattu au sujet du naufrage de la Marie Céleste, mystérieusement abandonnée quelques minutes sans doute avant d'échouer entre les môles de Whitby. La conclusion de Doyle fut que les mystères ont le privilège de lever les portes de l'imagination. Et la plupart des hypothèses concernant ces mystères ne sont que les reflets de nos peurs profondes et de nos fantasmes.

Cette année-là, oui, c'était en 85, une brigantine russe, le Dmitry, échouait sur la petite plage de Tate Hill, située au pied de la falaise Est. Ce vaisseau transportait du sable du Danube, on ne sait pour quelle destination. Le Dmitry deviendra Demeter, déesse des récoltes, et, dans une caisse de sable se cachera le comte vampire.

«Le comte vampire»: voilà mon titre.

## 8 juillet

Pour écrire les pages du chapitre de Whitby, il faudra que je m'imprègne du *Fliegende Hollander* de Wagner. Les funérailles de l'équipage du Demeter ressembleront à la «Grand Fête», cette fantastique procession de bateaux qu'il me fut donné de découvrir il y a trois jours : un défilé de voiles, de couleurs et de shanties braillés sur les ponts, entre les jetées et le viaduc de briques rouges.

J'ai observé ce manège depuis l'épaule de la falaise. Une fanfare, sur une rive, jouait une valse, un autre groupe s'époumonait en face. Ils ne s'entendaient pas, mais je recevais, assis sur un banc, là-haut, une cacophonie étrange comme jaillissant des enfers.

Dans le silence du crépuscule, je suis descendu sur la grève, où j'ai regardé les mouvements des algues rouges dans l'eau. Elles se retiraient mollement, puis



le ressac les empoignait, et elles s'abattaient sur la pierre. J'y voyais une chevelure de femme morte. Alors je me suis penché pour les presser entre mes doigts et toucher leur huile froide.

Remonté à l'hôtel pour écouter Wagner.

La musique ne se laisse pas écrire, mais grand Dieu, elle détient de tels pouvoirs ! Elle répand dans l'âme une substance valant bien l'opium.

Je n'écris jamais la musique. Pourtant, j'y passe des heures. C'est peut-être parce qu'elle me préserve des mots, alors je lui dois bien de me taire.

Avant de rentrer, j'ai vu sur le banc d'où je venais, une femme assise nonchalamment. Un chien noir est passé entre les tombes et elle.

Ecrire, c'est regarder une femme assise nonchalamment, regarder le chien noir qui passe à côté d'elle, et entendre au fond de soi un hurlement terrible que nul autre n'entend.

## **12 juillet**

Relu le poème Rokeby, de Walter Scott. Il évoque un bateau frappé par la lèpre et condamné à errer en mer éternellement, c'est-à-dire jusqu'à la mort de tous. Il en va de certains bateaux comme de pays ou de villes. Ce vaisseau ressemble au Demeter. J'éviterai de trop décrire ce qu'il subira, de façon à laisser vivre cette imagination dont parlait Doyle.

## **15 juillet**

Me suis entretenu ce matin avec madame Violet Hunt, chez elle, au nord de Robin Hood's Bay, insignifiant repère de brigands. Violet étant une femme de mystère, je me garderai d'émettre des hypothèses à son sujet, mes peurs et mes fantasmes dépassant l'entendement lorsqu'il est question des femmes. Romancière discrète, on la dit de bon conseil. Elle pense que mon roman ne connaîtra aucun succès. Au fond, je le pense aussi. D'abord parce que je ne suis pas à proprement parlé un

écrivain, ce que Violet n'a pas manqué de me rappeler :

– Etes-vous écrivain ?

– Non, madame, je suis régisseur de théâtre.

– Et qu'avez-vous réalisé de grand à ce jour ?

– Rien, si ce n'est sauver un homme de la noyade.

– Voilà votre œuvre, m'a-t-elle dit.

En outre, ce roman vient un peu tôt, ce qui est le propre des romans modernes.

Il faut voir, pour comprendre cela, ce que devient une reine. Victoria vit en noir depuis le deuil de son époux, parée de bijoux en pierre de jais confectionnés ici même, dans les ateliers du port. Et c'est tout un peuple qui, à sa suite, se voile et vit le deuil. La mort fascine, sème des paillettes aux paupières des femmes et allume des danses interdites au ventre des hommes. La mort sera bientôt très à la mode, et le sang, après le noir. Le sang tabou au même titre que les maladies qu'il verse. Et de quoi se nourrissait ma mère, en 49, quand la famine épuisait l'Irlande ? Elle buvait le sang de son unique vache...

Légende concernant le jais présent sur les plages : Sainte Hilda changea en pierre des serpents noirs maléfiques avant de les précipiter du haut des falaises, de là les éclats noirs légers comme du bois.

Notes sur les vampires :

Lire le pamphlet écrit en Allemand contre Dracula, texte récemment découvert, d'après Arminius, par les chercheurs de la bibliothèque Royale de Londres.

Il y a un peu plus de soixante ans, par souci de prévention, on crevait encore le cœur des suicidés. Cette pratique n'est interdite en Angleterre que depuis 1823.

Pour débusquer les vampires : promener une vierge à dos de cheval dans les allées des cimetières. Si le cheval se cabre à l'instant d'enjamber une pierre, la tombe abrite un vampire.

Donc, les fantômes liés au sang viendront dans les salons plus tard, peut-être à la mort de Victoria. Le Royaume alors changera de visage. Et puisque la renommée de l'artiste défunt n'inquiète pas ceux qui cherchent encore à vivre, je pense que la postérité m'ira bien, et qu'elle conviendra à beaucoup.

## 25 juillet

Viens de connaître dix jours de doute. Londres me manque, je voudrais marcher dans la foule. Le théâtre et ses gens. Mon théâtre, où je travaille avec un plaisir inlassable. Henry Irving me manque également. Il restera longtemps le meilleur acteur que l'Angleterre ait connu. Le meilleur parce que jamais il ne tremble, et parce qu'il est au quotidien un homme bon, vrai, en rien joueur. Il a digéré les quatre éléments et leur donne sa voix sans compter. Comment croiser son regard sans être séduit ? Dans Faust, il incarne un Méphisto sans faille, le diable parfait. Je reverrai ses gestes aussi, et son regard pointu, à l'heure d'écrire mon roman. Il faut reconnaître qu'il a peu à créer pour trouver le ton qui convient aux tyrans.

Ce que l'on pardonne aux gens que l'on aime, ce que l'on sacrifie de chair pour eux...

Ne pas perdre de vue ce thème-là.

## 27 juillet

Ici, la solitude me porte à la contemplation et à la mélancolie, d'où sont nés quelques paragraphes épars que je ne renierai pas. (Il faut bien exprimer humblement sa fierté, pour soigner l'équilibre.)

Quand le spleen me ronge, alors je crie en haut des falaises, je crie comme si le vent me déchirait, les bras en croix. Après cela, je ris, je reviens au port, et je suis bien.

## 4 août

Je suis profondément séduit par les photographies de Frank Meadow Sutcliffe. Ses portraits de Whitby sont des œuvres envoûtantes. A coucher sur ma table aussi, pour les brumes, les tempêtes qu'il



immortalise, les schooners chahutés, et les visages des marins.

Une de ces photographies affichée à la bibliothèque me pose un problème. Elle montre le naufrage d'une brigantine : la « Mary et Agnès », échouée également sur les sables du port le 24 octobre 85. Doyle m'avait parlé de la Mary Céleste, échouée au même moment. Et qu'en est-il du Dmitry ? On dirait que les vaisseaux perdus à cette époque refusent de se laisser connaître.

Etonnant aussi que la brigantine porte deux prénoms féminins. Je donnerais volontiers ces prénoms à mes héroïnes si je ne craignais un rapprochement trop vite fait par qui aurait connaissance des naufrages.

Quant au château du prince vampire, il aura les formes ténébreuses et effrayantes du château figurant dans « Under the sunset », que je voulais un livre pour enfants, alors qu'il terrorise leur mère pour l'éternité.

Tout cela doit finir là-bas, en Transylvanie, par une chevauchée macabre, dans un grand orchestre d'orages, de bruits de roues et d'essieux, de cris de loups, de râles humains.

Et le bien l'emportera, car les monstres existent pour être vaincus, même s'ils sont aimés, surtout s'ils sont aimés. Lorsqu'un livre s'achève sans que le monstre ne périsse, les gens disent : « Tiens, il y aura donc une suite... »

Pas de suite. Dracula est vieux de quatre siècles, cela suffit. J'éveille un démon pris en mes entrailles et je lui plante un pieu à l'endroit du cœur.

Si les critiques relèvent cela, je les mépriserais bien sûr : mes entrailles ne concernent personne. Ni mon sang.

L'homme qui aura raison de comte portera nécessairement mon prénom, mais il sera étranger, venu de l'autre côté de la mer.

**1907**

Mourir par le sang.

Conspiration. J'ai choisi ce mot, jadis. Méprisé le hasard comme un diable de papier. La syphilis a raison de ma vie.

Dracula, au théâtre, ne fut pas un triomphe, et Irving a trouvé la pièce « très mauvaise. » Il est mort peu après. Le théâtre est en faillite, et je ne cesse de pleurer l'un et l'autre.

La syphilis blanchit le teint, amaigrit, et déchausse les dents, si bien que des amis me croient victimes d'une malédiction, tant je ressemble à l'image qu'ils se font du vampire.

J'aurais préféré la noyade.

Un auteur de bas étage qui prétend être de ma lignée m'a dit d'une voix légère: « Vous n'auriez pas dû aborder si légèrement la mort. » Il semble que certains se réjouissent de me voir payer pour mon insolence.

Et de quoi ceux-là mourront-ils?

Je renaîtrai.

Dans un siècle, pendant que Dracula continuera de hanter les chambres, le vent renversera sur ma tombe un vase à moitié rempli de fleurs mortes. Si je m'étais cloué cette image-là aux yeux assez tôt, j'aurais échappé peut-être à la vanité.

Gira demain Abraham Stoker, avec sa nausée d'être et ses vieilles laideurs.

Un croissant de lune éclaire le début de ma dernière nuit. On dirait un ongle incarné dans le ciel froid.

Seules certitudes:

- 1) chaque jour a son propre avenir. Même le dernier.
- 2) souffrant, j'écris des phrases courtes.
- 3) je croyais prendre note de ma vie, elle prenait note de moi.





Copyright : Régine Vandamme

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole  
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

---

Ministère de la Communauté française Service général des Lettres et du Livre  
Bruxelles, septembre 2006

 La Première

 la deux



 La Libre BELGIQUE